



Médiathèque Valais St-Maurice

Raphaël Aubert

Mardi 21 mars

12h30-13h30

« *Que la vie nourrisse l'écriture et que celle-ci oriente celle-là en lui conférant un sens, quel écrivain le nierait ? L'écriture ne s'oppose pas à la vie, pas plus que la vie ne s'oppose à l'écriture. Il n'y a pas à choisir ni à décider.* » (Raphaël Aubert, *Chronique des treize lunes*)

Né en 1953, fils du peintre et graveur Pierre Aubert, Raphaël Aubert entreprend des études de lettres et de théologie à l'université de Lausanne et à Paris, avant d'opter pour le journalisme. Il travaille dans la presse écrite puis, jusqu'en 2014 à la Radio. Ainsi, amateur de voyages et comme journaliste, il effectue de fréquents séjours en Russie, dans les pays de l'Est, au Proche-Orient et en Asie.

Il publie son premier recueil de **POEMES**, *Proche de l'argile*, (1975). Il est l'auteur d'**ESSAIS**, *L'Absolu et la Métamorphose* (1972), *L'affaire Rushdie* (1990), *La Tentation de l'Est. Religion, pouvoir et nationalismes* (1991), *Malraux ou la lutte avec l'ange* (2001), *Le Paradoxe Balthus* (2005), *Malraux & Picasso, une relation manquée* (2013), *Le Voyage à Paris. Un carnet de Pierre Aubert* (2017), *Balthus, l'antimoderne* (2019) ; de **ROMANS**, *La Bataille de San Romano* (1993), *La Terrasse des éléphants* (2009), *Qu'une seule âme sur la terre* (2022) ; de **NOUVELLES**, *Sous les arbres et au bord du fleuve & autres récits* (2021), *La Dame au chapeau rose* (2022) ; 2009 paraît son **JOURNAL** de l'année 2008, *Chronique des treize lunes*, puis, en 2014, *Cet envers du temps*.

Membre de l'Association vaudoise des écrivains et de la SDGL (Société des gens de lettres), Collaborateur du cercle d'études Recherche et information André Malraux, il est l'un des auteurs du Dictionnaire Malraux et membre de la fondation Pierre Aubert.

LE PARADOXE BALTHUS (2005) (ESSAI)

Printemps 2002, Raphaël Aubert se rend à la Rossinière. Il y a un peu plus d'une année que Balthus est mort et le Musée Jenisch à Vevey va inaugurer une exposition sur l'artiste. Situé en face de l'entrée du Grand Chalet, une modeste dépendance.

« *C'est ici l'atelier d'un très vieux peintre. On éprouve presque physiquement l'âge et le temps, les gestes lents, les longues méditations, le poids du silence.* »

Raphaël Aubert entre...

« *Je m'approche du grand tableau resté sur le chevalet. L'œuvre est à peine esquissée. Dans le coin droit en haut, sur une large portion de surface apparaît encore le maquillage blanc de la mise aux carreaux. Le centre du tableau n'est qu'un magma informe de couches de fonds à moitié effacées. Seule émerge, intact, un visage de jeune femme d'une extraordinaire beauté. Sa blondeur renaissante rayonne comme une apparition miraculeuse et dorée...*

Comme dans d'autres de ses œuvres, Balthus a représenté le visage de profil, tourné vers la droite, en médaillon. Jamais comme ici dans cet ultime tableau l'impression de fragment, de morceau très ancien arraché au néant du temps n'a été si forte...

Ne faut-il pas voir (plutôt) dans ce visage préservé un ultime témoignage d'admiration pour les maîtres auxquels il n'a cessé de rendre hommage dans son œuvre et dont l'exemple -mais y croyait-il encore ?- pouvait seul tirer l'art de son temps du chaos dans lequel à ses yeux il était tombé ? Ultime profession de foi qui résonne ici comme un adieu poignant à la peinture. »

LA BATAILLE DE SAN ROMANO (2006) (ROMAN)

Lorsqu'il se retrouve à Paris entre deux reportages au Proche-Orient, **BARNES** se rend toujours au musée du Louvre pour y contempler l'énigmatique tableau de Paolo Ucello, **La Bataille de San Romano**, peint entre 1438 et 1456. Trois grands panneaux réalisés pour le palais de Côme de Médicis à Florence, et aujourd'hui dispersés entre Paris, Londres et Florence et qui racontent trois épisodes de la bataille qui eut lieu en 1432 et à l'issue de laquelle les Florentins remportent une victoire sur les Siennois. L'intensité de l'œuvre fascine le journaliste.

Aux côtés de Barnes, au cœur du roman, deux autres personnages : l'inconnu que Barnes croit rencontrer devant le tableau, **PAUL NEWCOMBES**. Né en Inde en 1870, fils d'un officier britannique de l'armée des Indes. A neuf ans, son père l'envoie en Grande-Bretagne « *pour poursuivre son éducation dans l'un des meilleurs collèges. Il y deviendrait un homme avant d'embrasser à son tour la carrière des armes.* »

Finalement, il décidera de soulever Jaffa contre les Turcs et y parviendra en 1917.

« Au mois de juin 1917, un navire britannique déposait clandestinement notre homme près de Jaffa. D'abord fait prisonnier, non par les Turcs, mais par des partisans arabes, un peu malmené, semble-t-il, Paul Newcombes finit néanmoins par obtenir de ses géôliers une entrevue avec celui qui était l'arrière-petit-fils de Cheikh Abdel. Et celui-ci, à ce qu'il paraît, se laissa convaincre. Se rappela-t-il son serment ? Newcombes parla-t-il d'or ? Ou la présence d'une force nombreuse à portée de canons constitua-t-elle l'argument décisif ? Quoi qu'il en soit, peu après, la ville se soulevait et permettait du même coup à l'armée d'Allenby, qui avait pris l'offensive, de faire mouvement bien plus rapidement que prévu. En septembre, le même Allenby entra à Jérusalem. »

« « Ensuite ? Eh bien, Paul Newcombes revint en Egypte où il reprit ses travaux, mais de façon plus distante. Il s'occupa surtout d'entretenir les relations qu'il avait nouées tant avec les nationalistes arabes qu'avec les Juifs de l'Agence et de la Hagana, et naturellement avec ses compatriotes. C'est lui, je crois vous l'avoir dit, qui fut à l'origine de l'entrevue entre Golda Meir et Abdullah, en raison, précisément, de ses amitiés réelles dans chaque camp. »

« ... c'est l'un des rares êtres, sinon le seul, que j'aie rencontré qui ne semblait rien regretter. Qui a vécu, disons, une conversion, mais sans rien abdiquer. Et surtout sans déchirement. Et puis il y a la générosité... »

HANANE, l'amie égyptienne de Barnes, qui a étudié à Paris et qui cherche à Jaffa la maison disparue de ses ancêtres.

« Par sa mère, du sang palestinien coulait dans ses veines. Elle-même ne cachait d'ailleurs pas son attachement à la cause de la Palestine. »

« De la Palestine, elle ne connaissait que les camps de réfugiés du Liban et de Jordanie qu'elle avait parcourus comme journaliste. De ses paysages, elle ne savait que le reflet qu'elle avait vu briller un instant dans les yeux tristes et nostalgiques de ses compatriotes exilés rencontrés à la Cité universitaire ou dans les cafés du boulevard Saint-Michel. La Palestine était moins qu'une promesse, tout juste un rêve. »

« Pour Hanane, égyptienne, mais vivant au Liban, le seul morceau de cette moitié de partie qu'elle ait jamais pu saisir autrement que par procuration, consistait en une vieille clé noire et anguleuse. Celle de la maison familiale, près de Tel-Aviv, pieusement transmise de mère à fille, clé qui ouvrait également la lourde porte de l'église du monastère du village. Un privilège, avait-elle expliqué à Barnes, que seule une autre famille partageait avec la sienne dans toute la Terre sainte : les Nusseibey, à laquelle le Patriarche avait confié la garde de la clef du Saint-Spulcre à Jérusalem. »
Les trois destinées se croisent et tissent des motifs différents mais qui se font écho.

LA TERRASSE DES ÉLÉPHANTS (2015) (ROMAN)

Raphaël Santorin a été correspondant de guerre au Vietnam où il a assisté à la fin du régime de Saïgon. Malgré les années écoulées, ce passé continue de le hanter alors qu'il a atteint un âge où l'on dresse le bilan de sa vie.

« Que dire alors des humains ? De simples fétus de paille ballottés de toute part et que les premières pluies de mousson balayaient.

Et pourtant il avait tellement cru lui-même à sa propre vie ; il avait tellement cru qu'elle lui appartenait, qu'il tenait son destin entre ses mains. Qu'il était libre d'en disposer à sa guise alors qu'il ne voulait

tout simplement pas voir qu'il descendait déjà le fleuve, dont les eaux, depuis longtemps, l'avaient emporté.

Chaque jour l'éloignait un peu plus de lui-même. De ce qu'il avait cru qu'il était, de cette image orgueilleuse de lui-même qu'il s'était forgée. Il se sentait comme derrière une vitre. Et il avait beau taper au carreau avec le désespoir d'un forcené, tout ce qu'il apercevait c'était seulement des ombres indistinctes. Des silhouettes. Voilà ce qu'il était devenu, une silhouette, une ombre informe que ses propres yeux ne reconnaissaient plus. Et maintenant il avait peur de lui-même. »

Un rêve le ramène aux Hautes Terres, la maison familiale. Dans la Bibliothèque du père, il retrouve la figure de Laure, le grand amour de son enfance.

« La carte disait qu'elle avait achevé ses études d'archéologie et de langues orientales et qu'elle travaillait maintenant au Musée Guimet à Paris en tant qu'assistante. Depuis, elle avait été envoyée au Cambodge. »

« Je me mis à fouiller le bureau, dont j'ouvris chaque tiroir. C'est naturellement dans le dernier, alors que je commençais à désespérer de mon entreprise, que je finis par mettre la main sur ce que je cherchais. Le tiroir contenait un gros paquet de lettres et de cartes postales tenues ensemble par un ruban défraîchi. »

« J'avais trouvé ce que j'étais venu chercher aux Hautes Terres. Il y avait naturellement quelque chose de déraisonnable à penser qu'il s'agissait simplement de cette lettre et de cette carte. Tout cela encore une fois ne concernait qu'un amour d'enfance. »

Il remet ses pas dans ceux d'autrefois, remonte le cours de son passé et retrouve Laure...

« Qu'allait-il advenir de leur relation ? Cette question, Raphaël s'efforçait de ne pas se la poser. Que pouvait-il bien imaginer ? Laure avait sa vie, lui la sienne. Il se bornait à recevoir et à prendre ce qui venait au jour le jour. Vivre le moment présent, c'était le seul mot d'ordre qu'il pouvait se donner. Certes étaient-ils devenus amants. Mais cela engageait-il l'avenir ? Toute leur histoire n'était-elle pas faite de hasards sur lesquels ils n'avaient nulle prise ? »

SOUS LES ARBRES ET AU BORD DU FLEUVE & AUTRES RECITS (2021) (NOUVELLES)

Recueil de textes, dans lesquels l'auteur évoque son enfance et ses souvenirs lorsqu'il vivait dans une maison au cœur de la forêt. Devenu un citoyen convaincu, il relate avec nostalgie cette communion avec la nature.

« Il y eut un temps de ma vie où la forêt fut tout mon royaume. La forêt au-dessus avec la vallée et les hommes en bas. Aussi loin que je me souviens, je revois la vieille maison sur les hauts. Les champs qui l'enserrent au milieu des bois noirs. Maigres prairies éclairées seulement par quelques saules et un tilleul centenaire. Je suis seul avec mes parents. Il n'y a pas d'autres enfants que moi. »

« La forêt, j'en sais les rites. J'en possède les secrets qui ouvrent sur d'autres mondes. Mondes des signes, des feux et des présages. Univers invisible, mais qui affleure pourtant comme les récifs à l'approche de l'île. Présence dans l'absence pour qui en connaît les chiffres secrets. Cette rencontre, car c'en est une, profonde, décisive, m'a modelé à jamais, jusqu'au plus intime de mon être. Braise aucunement éteinte, brûlure à mesure plus vive au fil du temps. Il suffit d'une croassement de corbeau à ma fenêtre, son ombre noire comme un paraphe dans le ciel, un repentir dans l'azur ; il suffit du flamboiement de la toison d'un renard entr'aperçue au bord de la route dans le pinceau des phares de la voiture pour que tout remonte, tout revienne. Il n'est pas vrai qu'au fil du temps l'enfance s'efface. Non plus qu'avec l'âge ses blessures. »

QU'UNE SEULE AME SUR LA TERRE (2022) (ROMAN)

Fresque historique qui met en scène trois personnages dont le destin va être bouleversé par la Seconde Guerre mondiale et la Guerre froide.

Alors qu'**ANTONIN TCHERNIAKOVSKI** se destinait à une carrière de violoniste, l'Histoire en décide autrement. Ainsi, engagé dans la division polonaise, après la défaite et après que les hordes nazies ont envahi son pays et commencé leur sinistre besogne d'extermination des Juifs et de tous les opposants et élites polonais, il se retrouve interné en Suisse où il rencontre une jeune femme, **ALBERTE**, enseignante de français. Elle aussi aurait voulu devenir violoniste. Antonin et Alberte s'aiment donc. Pourtant, cédant à l'appel du front, le soldat poursuit son chemin. Le troisième

personnage est **LE NARRATEUR**. Il n'a pas de nom. Il y a tant de questions qu'il aurait souhaité poser à Alberte, sa mère, qui n'a guère su l'aimer. Ainsi, va-t-il à la rencontre, au début des années 1980, d'Antonin.

« Ainsi, toujours à propos de la relation d'Antonin avec ma mère, j'aurais aimé en savoir davantage sur ce qui les avait unis et qui peut-être perdurait encore entre eux. Lui, l'étranger, l'officier interné, issu d'une lointaine contrée, et elle, l'institutrice occupant son premier poste. Était-ce seulement l'amour de la musique ? Les leçons qu'il lui avait données ? Et une fois la guerre finie, était-il possible qu'ils se soient revus ? Et bien après encore ? Était-ce lui, l'homme que nous avons retrouvé, ma mère et moi, lorsque j'avais cinq ou six ans, dans un magasin de porcelaine de Lausanne ? »

Hiver 2000, après la mort d'Antonin et d'Alberte, Ana, la sœur d'Antonin révèle enfin au narrateur une partie des mystères qui ont longtemps entravé sa compréhension des choses.

« De ce voyage, dont j'ignorais tout jusqu'à ces dernières heures, ma mère ne m'a bien sûr jamais parlé. Et d'ailleurs, et c'est seulement maintenant que je le réalise, je ne crois pas qu'elle n'ait à aucun moment, durant mon enfance ni plus tard, prononcé devant moi le nom d'Antonin ni révélé quoi que ce soit le concernant. Pas davantage que je n'ai moi-même songé à interroger ma mère à son sujet. Peut-être parce que, en dépit de mon jeune âge, je comprenais qu'il s'agissait là d'un versant de sa vie, auquel je n'avais aucune part ou si peu. Qui lui appartenait en propre, participant de ces choses cachées que tout enfant prête à ses parents -et sans doute plus à sa mère qu'à son père. Ensuite, avec les années, j'ai dû considérer que croiser cet homme, dont encore une fois je ne savais rien, relevait de ce qu'il faut bien appeler, faute de mieux, l'ordre des choses. »

En Fin, *« Plus de quinze ans se sont écoulés depuis mon dernier séjour à Berlin où je ne suis plus jamais retourné, n'éprouvant nul besoin de ranimer je ne sais quel souvenir. Et je n'ai pas davantage cherché à prendre des nouvelles d'Ana, que je n'ai pas revu et qui aujourd'hui doit être une très vieille dame. Je sais qu'elle vit en Italie, mais j'ignore où, n'ayant pas son adresse...Antonin, Berlin, cette histoire qui m'a tant troublé naguère, qui a occupé plusieurs années de ma vie, parfois jusqu'à l'obsession, et dont j'ai voulu à toute force connaître le fin mot comme si la suite de mes jours en avait dépendu, appartient désormais au passé. »*

« Ainsi c'est avant tout la musique qui les avait réunis, Antonin et elle. Elle avait représenté leur seule assurance ; l'unique certitude à laquelle se raccrocher, telle une planche de salut, alors que la guerre faisait rage autour d'eux. Que les temps étaient plus que jamais incertains et qu'aucun avenir commun ne se dessinait pour eux. Cette même espérance, fragile et pure comme une note tenue sur la corde de mi d'un violon, qui avait été celle d'un Furtwängler et qu'il s'était efforcé, envers et contre tout, en dépit d'Hitler et du nazisme, de conserver vivante en demeurant à son poste en Allemagne. »

LA DAME AU CHAPEAU ROSE (2022) (NOUVELLE)

« Le Musée Jenisch à Vevey conserve dans ses réserves une toile attribuée à Jules Pascin (1885-1930) intitulée « Femme assise ». Depuis que j'ai découvert ce tableau, je n'ai cessé d'y penser. Peut-être parce que tout, dans la pose du modèle, dans son regard, laisse présager un drame. Laisse entrevoir un secret douloureux. Il s'est trouvé que j'ai été convié à passer une semaine en résidence d'écriture au sein du Musée. J'ai alors tout naturellement choisi de raconter celle que j'ai appelée «La Dame au chapeau rose». C'est ce récit, où fiction et histoire de l'art se mêlent, qu'on lira ici. » (R. A.)

« Mais ce qui avait d'emblée attiré mon attention, c'était la présence d'un homme assis à une table au milieu de la salle et écrivant. C'est à peine s'il avait levé les yeux lorsque j'étais entré... Toujours au centre de la salle, il y avait également une vitrine abritant une toile -mais pourquoi ? Qu'avait-elle de si particulier ? Je m'approchai. Il s'agissait d'une huile de Jules Pascin (1885-1930) représentant une femme assise. »

Ainsi se raconte l'histoire de la dame figurant sur la toile et qui fut la maîtresse de Pascin, Lucy Krohg. *« Ce jour-là, remontant toute la rue... je résolus de pousser jusqu'à la place Saint-Augustin... Quand je remarquai, à quelques pas de l'entrée monumentale du Cercle des Armées, une devanture avec des tableaux en vitrine. Et cette inscription au-dessus de la porte ; « Galerie Lucy Krohg ». J'ignorais tout de cette galerie, dont je n'avais jamais entendu parler... Les tableaux exposés dans la vitrine de la galerie avaient pour sujet la même personne. »*